



Songez que mon cadavre vous embarrassera. — Page 175, col. 2.

Car, enfin, si vous le jetez, il est certain que vous ne serez pas empoisonné par celui-là; et comme c'est par celui-là que monsieur de Cagliostro prétend que vous le serez, alors, bon gré, mal gré, monsieur de Cagliostro aura menti.

— Madame la comtesse a raison, dit le comte de Haga.

— Bravo! comtesse, dit Richelieu. Voyons, marquis, jetez ce poison; ça fera d'autant mieux que maintenant que je sais que vous portez à la main la mort d'un homme, je tremblerai toutes les fois que nous trinquerons ensemble. La hague peut s'ouvrir toute seule... Eh... eh!

— Et deux verres qui se choquent sont bien près l'un de l'autre, dit Taverney. Jetez, marquis, jetez.

— C'est inutile, dit tranquillement Cagliostro, monsieur de Condorcet ne le jettera pas.

— Non, dit le marquis, je ne le quitterai pas, c'est vrai, et ce n'est pas parce que j'aide la destinée, c'est parce que Cabanis m'a composé ce poison qui est unique, qui est une substance solidifiée par l'effet du hasard, et qu'il ne retrouvera jamais ce hasard peut-être; voilà pourquoi je ne jetterai pas ce poison. Triomphez si vous voulez, monsieur de Cagliostro.

— Le destin, dit celui-ci, trouve toujours des agents fidèles pour aider à l'exécution de ses arrêts.

— Ainsi, je mourrai empoisonné? dit le marquis. Eh bien! soit. Ne meurt pas empoisonné qui veut. C'est une mort admirable que vous me prédestinez là; un peu de poison sur le bout de ma langue, et je suis anéanti. Ce n'est plus la mort, cela; c'est moins la vie, comme nous disons en algèbre.

— Je ne tiens pas à ce que vous souffriez, monsieur, répondit froidement Cagliostro.

Et il fit un signe qui indiquait qu'il désirait en rester là, avec monsieur de Condorcet, du moins.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

Depuis sa sortie du parloir, Gerfaut était en proie à toutes les obsessions de cette étrange torture. Par un inexplicable phénomène psychologique, son esprit, au lieu d'entrer dans le vif de cette scène si pressante, si impérieuse, s'était plongé comme un aigle dans les incommensurables espaces du drame tout entier; en un instant il avait dévoré le passé et l'avenir de sa passion au point d'être presque entièrement distrait du présent. Sa première entrevue avec Clémence, les divers incidents de cette année si pleine de souvenirs, les succès de sa tendresse heure par heure, les mille conquêtes, préludes de la dernière, et puis ce jour si ravissant changé en nuit horrible, cette femme de son cœur perdue pour lui et par lui, cet homme à qui il devait rendre un compte de sang, toutes ces images tourbillonnaient devant ses yeux comme les feuilles séchées qu'une tombe soulève et roule en spirale furieuse.

D'invincibles émotions de regrets, une pitié pleine de désespoir, le pressentiment de catastrophes humainement inévitables amollirent son cœur en fascinant son esprit. Il vit alors sous les couleurs les plus odieuses l'égoïsme de son amour et le sentiment qui lui avait imposé comme un devoir envers lui-même le complément du triomphe. Cette exigence si ordinaire de la vanité lui parut la lâcheté la plus méprisable. Il eut horreur de lui. Le dernier regard de Clémence en s'évanouissant à ses pieds, regard de pardon et d'amour, lui était entré dans le cœur comme un poignard. Il l'avait perdue! elle! la femme qu'il aimait! la reine de sa vie! l'ange de ses adorations! perdue!!! L'enfer était dans cette idée. Pendant quelques instants, il ne put maîtriser son trouble. un vertige le prit à la vue de l'abîme creusé par sa main, et dans lequel il avait précipité la plus chère partie de son

âme. Ce fut comme un mouvement d'affreuse ivresse; la tête lui tourna de remords. Le battement de ses artères, la crispation convulsive de ses nerfs, une trépidation involontaire bouleversèrent son organisation impressionnable. Il y eut pour lui un instant horrible, car la violence de ses sensations ne lui en ôtait pas la perception, et il s'aperçut qu'il tremblait, sans pouvoir dire comme Bailly : C'est de froid.

Auprès de cette figure pâle sur laquelle mille émotions passionnées ondulaient comme les nuées d'un jour d'orage, le front de Bergenheim restait froid et sombre, semblable au ciel du nord. On eût dit une statue de marbre dont le contact est de glace à côté d'une statue de bronze rouge encore de la fournaise, ou plutôt c'était le commandeur près d'éteindre don Juan de sa main sépulcrale. En ce moment le poète était au-dessous du soldat, l'intelligence élevée se trouvait vaincue par l'esprit vulgaire, l'âme enthousiaste par le tempérament prosaïque mais inébranlable.

Lorsque le regard de Bergenheim rencontra celui d'Octave, il traduisait une si implacable vengeance, il était gonflé d'un tel venin de haine, que celui-ci en tressaillit comme au contact d'une vipère. En face de cet époux outragé, si puissant de physionomie et de maintien, l'amant sentit l'infériorité de sa propre attitude; une émotion poignante de dépit et de vanité lui vint en aide. Domptant par un effort surnaturel de volonté le trouble irrésistible auquel il s'était un instant abandonné, il dit à ses nerfs : Ne tremblez plus, et ses nerfs devinrent de fer; à son cœur calme : Calme tes battements, et son cœur se pétrifia. Il remit à d'autres temps les regrets et les remords; en ce moment, ces tristes expiations lui étaient interdites : un autre devoir l'appelait. Les mœurs sont ainsi faites. A certains outrages, il n'est plus de réparations possibles. La route une fois ouverte, il faut aller jusqu'au bout : le pardon n'est plus que sur la tombe de l'offensé.

Octave se soumit à cette nécessité. Il étouffa dans son âme toute défaillance de conscience capable d'en diminuer la fermeté, et reprit la conte-